

et élever les cœurs que les bienfaits les plus éclatants. Si j'admire Marie, quand je la vois guidant les armées chrétiennes à la victoire, ou chassant devant elle les légions infernales, je ne la reconnais pas moins dans ces humbles et derniers services. N'est-elle pas mère, autant et plus que reine ?

Une question qui réclamerait de longs développements porterait sur la nature et le mode des apparitions. Notre Seigneur, après sa résurrection, ne se révéla pas à tous ses disciples de la même manière. A Madeleine il se montra d'abord sous la figure d'un jardinier ; aux disciples d'Emmaüs, dans le costume et l'attitude d'un voyageur ; il apparaîtra plus tard à saint Étienne, debout à la droite de Dieu, spectateur de son victorieux combat. C'est ainsi qu'il s'accommode et s'accommodera toujours, dans la suite des âges, aux différents états d'âme, aux circonstances de temps et de personnes, et surtout au but qu'il poursuit dans ses manifestations. Ainsi en est-il et plus encore des apparitions de la bienheureuse Vierge Marie. C'est une femme d'une beauté majestueuse, toute resplendissante d'une lumière divine, qui imprime le respect, en même temps que son air de bonté ravit les cœurs ; c'est la vierge de Nazareth, douce, modeste, et toute aimable ; c'est une mère tendre qui présente Jésus entre ses bras. Son visage, dans les différentes visions, est joyeux, triste ou sévère, d'après les sentiments qu'elle vient inspirer. Souvent elle se montre sous une apparence qui répond à l'un de ses mystères. Souvent encore elle s'accommode aux idées, aux affections, à l'état même de ceux qu'elle honore de ses visites : ainsi prend-elle ici le vêtement du Carmel, avec une fille de sainte Thérèse, là celui des Trinitai-

res, avec saint Félix de Valois ; ailleurs un costume rustique auprès de simples bergers. Les mêmes condescendances président au choix qu'elle fait des saints qui l'accompagnent, quand il lui plaît de ne pas venir seule. A des vierges elle se montrera parfois entourée d'un chœur de vierges ; à des religieux, suivie de quelque saint de leur Ordre ; à d'autres encore, assistée de leurs patrons préférés (1).

Si l'on y réfléchit, ces manifestations surnaturelles de la Vierge sont généralement en accord avec les représentations procédant de la piété des hommes, soit que celles-ci aient été faites en mémoire de celles-là, soit que la même piété dont elles sont l'œuvre se soit inspirée, pour multiplier les types, de circonstances providentielles ou des attraites qui portent les âmes vers les différents mystères et les divers privilèges de la Mère de Dieu. Parcourez nos sanctuaires, et vous verrez mieux que je ne saurais l'exprimer par des paroles, sous combien de formes et sous combien d'attitudes la divine Vierge est peinte ou sculptée. Notons encore une autre analogie bien suggestive entre les apparitions de la Vierge et les représentations sorties de la main des hommes. C'est que ces apparitions, étant pour la plupart *impersonnelles*, comme nous en avons déjà fait la remarque, Marie, d'*ordinaire*, ne se manifeste pas immédiatement en elle-même et par sa propre substance (2). Elle est là

(1) Consulter pour ces détails et d'autres analogues le R. P. M. Philpin, *l'Union de Marie au fidèle*, où cette matière est parfaitement traitée ; 1^{re} Part., c. 9, pp. 177 et suiv.

(2) Ici quelques explications s'imposent, si nous voulons éviter les équivoques et ne pas donner comme absolument certain ce qui reste soumis aux disputes des hommes. Tout d'abord, je n'ai pas dit de ces visions qu'elles sont *toutes impersonnelles*. En outre, il serait trop malaisé de définir quand la Vierge se montre elle-même dans sa propre

présente, mais dans une image et par une image d'elle-même : image parfois extérieure et visible des

forme, ou quand elle apparaît dans une représentation façonnée sur son ordre par les artistes qui sont les esprits angéliques.

Les histoires font mention de faits merveilleux arrivés pour la sainte Eucharistie. Tantôt Jésus-Christ se serait montré sous la figure d'un petit enfant dans l'hostie consacrée ; tantôt le prêtre aurait vu du sang bouillonner dans le calice à la place des espèces sacramentelles du vin. Le sentiment plus commun, je ne dis pas universel, des théologiens, c'est que ce qui tombait alors sous les yeux, n'était ni Jésus-Christ lui-même en sa forme propre, ni son sang divin, mais une image de l'un ou de l'autre : image tantôt purement *subjective*, c'est-à-dire formée dans les sens, et tantôt *objective*, c'est-à-dire, produite en dehors d'eux dans les choses extérieures. Ainsi pensent saint Thomas (3 p., q. 77, a. 8) et le docte Suarez (de *Eucharistia*, D. 56, s. 2). Du reste, remarquent-ils l'un et l'autre, l'adoration qu'on rendrait, en ces occurrences, soit à l'enfant Dieu dans l'hostie, soit à son divin sang dans le calice, ne serait pas illusoire : car elle passerait par l'image à la réalité qui se manifeste au moyen de l'apparition sensible.

Il semblerait, après cela, que les deux grands théologiens que j'ai nommés, et leurs écoles respectives, devraient absolument être d'accord sur la nature des apparitions de la Sainte Vierge. Il n'en est rien pourtant. Pour le Docteur angélique et pour les tenants de sa doctrine, toute apparition de Marie sous sa forme propre exige qu'elle quitte le ciel pour venir en terre, par cette raison que, d'après eux, le même corps ne peut exister en deux lieux à la fois, non pas à la manière des substances, *per modum substantiae*, comme le corps du Christ est au sacrement de l'autel, mais de la manière dont nous occupons nous-mêmes telle partie déterminée de l'espace, avec nos dimensions propres, *per modum dimensionum*, et sous notre forme sensible. Pour les autres, au contraire, rien n'empêche que, s'il plaît à Dieu de réaliser cette merveille, le même corps se trouve en même temps dans plusieurs lieux, éloignés les uns des autres, tout en conservant dans chacun d'eux le mode de présence qu'il avait naturellement dans le premier.

De là cette conséquence que, suivant cette dernière doctrine, Marie pourrait, sans laisser même un instant la région bénie du ciel, se montrer *personnellement* elle-même à ses privilégiés de la terre, indépendamment de toute représentation objective ou subjective. Nulle part, je n'ai lu que Suarez ait lui-même regardé comme personnelles *toutes* les apparitions de la Mère de Dieu. Ce qu'il enseigne, au sujet de la sainte Eucharistie, me porte à croire que, s'il se fût posé la question, il l'aurait résolue négativement. Mais il n'aurait pas donné cette raison qui ressort des théories de saint Thomas, à savoir que semblables apparitions exigeraient de Marie qu'elle abandonnât momentanément le séjour d'en haut pour se rendre présente sur l'humble point de l'espace où nous sommes. Il ne m'appartient pas de m'établir juge dans de si graves questions. J'avouerai pourtant mes préférences pour les idées de l'Ange de l'École, estimant comme lui que les phénomènes de *bilocation*, dont l'histoire des Saints nous offre plus d'un exemple, n'étaient pas *substantiels*; en d'autres termes, que le corps qui, par miracle, apparaissait simultanément en plusieurs endroits, était dans l'un d'eux seulement une réalité vivante et personnelle. Du reste, comme je l'ai dit, cette question par elle-même n'intéresse pas la foi; par conséquent, à ce

yeux du corps, comme celle que revêtit l'Archange envoyé pour servir de guide au jeune Tobie ; le plus souvent image intérieure, surnaturellement produite dans les facultés sensibles du voyant, du genre de celles que nous rencontrons si fréquemment dans les visions prophétiques de l'ancienne Alliance (1).

Mais s'il y a cette ressemblance entre les représentations façonnées par la main des hommes et les apparitions dues à l'art divin, quelle différence toutefois entre les unes et les autres, et combien celles-ci l'emportent sur celles-là ! Une première différence, c'est que par les premières nous nous mettons nous-mêmes en communication avec la Vierge, tandis que, par les secondes, c'est elle qui vient à nous, non pas quand nous le voulons, mais quand elle le veut et comme elle le veut.

En voici d'autres également profondes. L'image peinte ou sculptée par l'homme, si parfaite qu'on la suppose, ne participe que bien faiblement aux apparences de la vie. Pâle reflet des beautés, des perfections et des sentiments de l'auguste Vierge, elle est muette, elle est inerte, comme la matière dont on l'a faite. En outre, je peux, à mon gré, la distinguer de l'exemplaire qu'elle veut reproduire, en considérer séparément les contours, la substance et la qualité propre. L'image, au contraire, qui doit son existence à l'artiste céleste, celle qui entre en acte dans les visions surnaturelles, disparaît par tout elle-même pour ne laisser apparaître que son modèle. Elle est vivante et souvent agissante et parlante ;

point de vue, rien n'empêche d'incliner librement vers l'une ou l'autre des opinions discutées parmi nos docteurs.

(1) S. Thomas, 2-2, q. 174, a. 1, sqq.

plus expressive mille fois que les réalités qui frappent nos yeux de chair; si expressive que celui qui la contemple se persuade contempler l'exemplaire lui-même, sans intermédiaire et sans voile. Oui, c'est la Vierge bénie qui se révèle : je l'entends, je la vois, si j'ai le bonheur de recevoir quelque une de ces manifestations.

Ne m'objectez pas que, si Marie n'est présente qu'en image, les hommages qu'on lui rend se terminent à une vaine apparence, à un fantôme. Oubliez-vous à ce point le rôle de l'image, et surtout d'une image si parfaite; et ne savez-vous pas que le mouvement de l'âme va tout droit à travers l'image à l'exemplaire même qu'elle représente? Certes, celui-là ne tombe pas dans cette illusion à qui la Mère de Dieu daigne se montrer ainsi visiblement et sensiblement par son image : c'est bien elle qu'il contemple, qu'il vénère, qu'il écoute et qu'il aime; et s'il vous fait entrer dans le secret de ses faveurs, il vous dira : j'ai vu la très Sainte Vierge; elle a daigné parler à son humble serviteur, l'encourager, le bénir : tant il est vrai que l'image disparaît pour laisser voir uniquement ce qu'elle a pour fonction de rendre présent et sensible.

Si distincts que soient en eux-mêmes les deux ordres de manifestations, représentations par les œuvres humaines et représentations par apparition surnaturelle, il leur arrive pourtant de s'unir l'un à l'autre et de se compénétrer mutuellement. On a vu des statues ou des peintures de la Mère de Dieu s'animer, en quelque sorte, pour ceux qui la contemplaient en elles. Telle vierge, par exemple, a versé des larmes; telle autre a souri ou même parlé; telle autre a paru

toute resplendissante de lumière; telle autre a tendu les bras pour secourir ou bénir; telle autre a fermé la main comme preuve que la Vierge acceptait les promesses symbolisées par l'anneau qu'un de ses serviteurs lui passait au doigt. Et c'est ainsi que Marie s'identifie, pour ainsi dire, avec ses images, afin de recevoir les hommages de ses fils de prédilection, et de les combler intérieurement de ses grâces les plus signalées.

Ce que j'ai dit des apparitions doit s'entendre, toute proportion gardée, des révélations. Souvent les deux phénomènes vont ensemble, mais ils peuvent exister séparément. Saint Stanislas de Kotska fut appelé à la Compagnie de Jésus par une action parlante; Marie fit *entendre* intérieurement le même appel à saint Louis de Gonzague, mais il n'est pas dit qu'elle se soit alors montrée visiblement à lui. De même que les visions passent généralement très vite, ainsi, d'ordinaire, les paroles sont très courtes. Aussi bien, telle en est la vertu qu'il suffit à Marie de quelques mots pour toucher et changer les cœurs (1), si puissante est la grâce intérieure qui les vivifie.

Notons, en finissant, que ces démonstrations plus sensibles de son amour maternel, accordées par la mère de toute grâce à nombre de privilégiés, ne doivent pas être regardées par tous les autres comme une preuve infaillible qu'ils soient moins aimés de son cœur, ni même moins aimants. Que ce soit leur consolation de savoir que l'amour de Marie pour ses enfants d'adoption, comme aussi la dévotion de ceux-

(1) Le R. P. Poulain, S. J., dans son clair et substantiel ouvrage *des Grâces d'Oraison*, fournit des renseignements précieux sur cette question des visions et révélations. IV^e P., ch. 20 et 21.

ci pour leur mère, se mesure moins sur les faveurs extraordinaires que sur le zèle qu'ils mettent à l'honorer, à la prier, à la glorifier par l'imitation fidèle de ses vertus et par leur dévouement au service de son divin Fils. De même donc qu'on peut, sans être enrôlé dans ses Congrégations et ses Confréries, être parfois à elle autant et plus que d'autres qui lui sont particulièrement consacrés, il arrive aussi que, sans le privilège d'aucune vision, ni révélation extraordinaire, on égale ou surpasse même à ses yeux des âmes plus sensiblement favorisées. Ces grâces singulières n'en méritent pas moins la reconnaissance de qui les reçoit comme un avant-goût de la béatitude promise aux serviteurs de Marie, là où nous espérons tous avoir la joie de la voir face à face, d'entendre sa voix ravissante, et de vivre perpétuellement avec elle.

CHAPITRE VI

Les Anges, enfants de Marie ; — moins pourtant que nous le sommes, parce qu'ils n'ont reçu d'elle ni leur première grâce ni la substance de leur gloire : — d'où cette conclusion que, par un certain côté, notre amour pour elle doit primer celui des esprits angéliques.

I. — Reine des Anges, la bienheureuse Vierge est aussi leur mère. Trop de témoignages en font foi pour qu'il soit loisible de refuser aux esprits angéliques l'honneur d'appartenir, en qualité d'enfants, à la famille de Marie. Mais ce qui paraît moins certain, c'est la mesure dans laquelle Marie peut les compter pour ses fils. Saint Thomas, traitant de l'incorporation des hommes dans la personne mystique du Christ, se demande s'il est le *Chef* des Anges aussi bien que celui des hommes. A cette question, double réponse chez le saint docteur. Une première réponse affirmative : car, au témoignage de l'Apôtre, « Jésus-Christ est le *Chef* de toute Principauté et de toute Puissance » (1), et, par conséquent aussi, de tous les ordres compris dans les hiérarchies angéliques ; tous, en effet, appartiennent à l'Église universelle, rangée par le Père sous le sceptre de son Christ, dans l'éternelle patrie des élus (2). Une seconde réponse restrictive : si le Christ est le chef des Anges comme il est le nôtre ; s'il a sur

(1) Colos., II, 10 ; Eph. I, 20, sqq.

(2) S. Thom., 3 p., q. 8, a. 4.